

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S



C O N.

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on ?

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 14 AVRIL, 1858.

No. 7.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

—En ce cas, il va y avoir quelqu'un à qui je vais bientôt demandé de jolis comptes!... s'écria Titmouse en se frottant les mains...

—Mon cher monsieur Titmouse, dit M. Gammon, vous comprenez parfaitement vos intérêts; il y aura en effet un règlement de comptes très considérable; mais nous avons tout le temps d'y songer. Soyez bien convaincu; du reste, que nous ne négligerons rien pour vous faire payer jusqu'au dernier schelling.

—Oui, oui, répliqua M. Quirk, jusqu'au dernier schelling. Ceux qui seront forcés de nous livrer la poule auront également à nous livrer les œufs."

Cette plaisanterie fit rire aux éclats M. Snap et Titmouse.

"Parfait! excellent! s'écria ce dernier. Je vois que nous nous entendrons à merveille, et que nous resterons toujours bons amis, ajouta-t-il en leur serrant la main tour à tour avec une énergie digne de cette quadruple alliance.

—Ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est d'attendre avec patience et discrétion que la poire soit mûre, dit M. Gammon en posant un doigt sur sa bouche.

—Mais, en attendant, répliqua Titmouse, je ne veux pas rester une heure de plus chez ce misérable Tag-Rag.

—Vous l'entendez? murmura M. Gammon à l'oreille de M. Quirk. N'avais-je pas raison de vous mettre sur vos gardes? Ce petit drôle va tout gâter par ses extravagances.

—Bah! jo saurai bien le mettre à la

raison, répondit M. Quirk également à voix basse.

—Permettez, monsieur Titmouse, dit M. Gammon en souriant: n'allons pas si vite... Diable!... Savez-vous que la moindre indiscretion pourrait tout compromettre!

—Eh bien! soyons discrets, répliqua Titmouse; mais dites-moi, quand pourrai-je palper des espèces?

—Plus tard, plus tard, mon cher monsieur, répondit M. Quirk. Il faut attendre que la poire soit tout à fait mûre, comme vous le disait tout à l'heure mon honorable ami, M. Gammon... Vous comprenez que celui qui jouit d'un revenu de dix milles livres sterling ne consent pas à s'en dessaisir sans se faire un peu tirer l'oreille....

—Ah! vous croyez que je vais le laisser tranquille? s'écria Titmouse. Comment! voilà un misérable qui, depuis dix ans, mange mon bien, et qui ferait des difficultés pour me le rendre!... Oh! non pas!... Il faut le poursuivre à outrance... il faut le faire mettre en prison!

—Tel est le sort qui l'attend, en effet, dit tranquillement M. Quirk, car je doute que le pauvre diable puisse rembourser immédiatement l'arriéré.

—Il faudra voir cela! reprit Titmouse; moi, je veux qu'il paye sans aucun retard....

—Patience, patience, mon cher monsieur! dit M. Gammon. Laissez-nous faire, et soyez persuadé que nous mènerons les choses aussi rapidement que possible.

—Mais je suis sans argent, et je me trouverai bientôt sans place.... répliqua Titmouse d'un ton courroucé; et je ne veux pas attendre.... Il me faut de l'argent!... D'ailleurs, je suis bien décidé à ne plus retourner à mon magasin.

—Si vous voulez écouter nos conseils.... dit M. Quirk.

—Cela reste à savoir, interrompit Titmouse, qui commença à devenir impertinent.

—En tout cas, reprit gravement M. Quirk; nous vous conseillons pour plusieurs motifs, de conserver votre emploi et de ne rien changer à vos habitudes pendant quelques temps encore.

—Comment!... Vous voulez que moi, qui ai dix mille livres sterling de rente, je continue à être l'esclave de ce Tag-Rag?

—Mon cher monsieur, vous ne les avez pas encore, répliqua M. Quirk avec un sourire de mauvais augure.

—Bah! bah!... Si vous en doutiez le moins du monde, dit Titmouse, vous ne vous seriez pas tant pressés de vous mêler de mes affaires!... On ne m'en fait pas accroire, messieurs... et, je vous le répète.... je ne veux pas attendre.... Si vous n'êtes pas disposés à agir immédiatement.... j'en suis bien fâché, mais j'adresserai à d'autres."

Oh! si Titmouse avait remarqué les regards que les trois associés échangeaient en l'entendant parler avec autant d'absurdité, d'ingratitude et d'insolence, comme il s'en serait repenti! Quelques instant avaient suffi pour mettre à nu la basse et vicieuse nature de ce jeune homme, naguère encore si humble et si rampant.

"Ainsi, messieurs, reprit-il après un moment de silence, vous tenez absolument à ce que je retourne chez Tag-Rag... Eh bien! je vous admire, ma parole d'honneur!

—Dans l'état de surexcitation où vous vous trouvez, monsieur, dit M. Quirk, il serait superflu de discuter plus longtemps avec vous.

—Ah! c'est comme cela que vous le prenez? dit Titmouse en saisissant son cha-

peau ; eh bien ! bonsoir ! Dès demain, j'irai m'adresser à un des premiers *solicitors* de Londres."

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton roque et presque menaçant, Titmouse enfoua son chapeau sur sa tête, ouvrit la porte de l'appartement, et sortit avec précipitation.

"Avez-vous jamais vu un plus sot animal ? dit M. Quirk d'un air de dégoût en se tournant vers M. Snap.

—Un mendiant à cheval ! répondit ce dernier.

—Ainsi, reprit M. Quirk, voilà un abominable petit drôle qui, dans la situation d'esprit où il est en ce moment, peut renverser notre laborieux échafaudage de fond en comble !

—Quelle perte ce serait pour notre office ! s'écria M. Snap.

—Le mal est fait, dit M. Gammon ; ne songeons plus qu'à le réparer.... Vous avez manqué de prudence, M. Quirk.... mais enfin, je ne désespère pas de venir à bout de ce petit monsieur.... Ayant tout je vais le rattraper et le ramener ici à tous risques." Cela dit, M. Gammon sortit en toute hâte.

A peine Titmouse avait-il quitté la maison, qu'il comprit vaguement la faute qu'il venait de commettre.... Il avait menacé ces messieurs de s'adresser à d'autres.... mais à qui?... et à quel titre?... Sur quelles données?... Que faire ? Il était là de ses réflexions, lorsqu'une main se posa doucement sur son épaule. Titmouse se retourna vivement et reconnut M. Gammon, qui lui dit d'une voix affectueuse :

"Eh bien ! mon cher monsieur, est-il possible qu'un malentendu se soit élevé entre nous !"

Titmouse, dont la petite astuce était sur le quivive, entrevit l'avantage de sa position.

"Malentendu ou non, répondit-il je ne veux plus être votre client."

—Cela ne regarde que vous, dit M. Gammon ; assurément vous êtes entièrement libre d'agir comme vous l'entendrez.

—Bien obligé de la permission ! répliqua Titmouse d'un ton ironique.

—Cependant, reprit froidement M. Gammon, je viens vous dire que, tout en renonçant à cette affaire ; qui nous a coûté tant de recherches et d'argent, nous ne conserverons contre vous aucune rancune. Bonsoir donc, monsieur Titmouse, et bonne chance !

—Permettez, mon cher monsieur, dit Tit-

mouse en prenant le bras de M. Gammon, qui faisait mine de retourner sur ses pas ; permettez.... encore un mot.... Je reconnais que j'ai été un peu vil....

—Nous vous excusons de tout notre cœur, mon cher monsieur.

—Et si vous voulez bien continuer à vous occuper de l'affaire.... reprit Titmouse effrayé de voir M. Gammon s'éloigner.

—Assurément, vos intérêts ne pouvaient être en de meilleures mains que les nôtres, mon cher Monsieur.... et peut-être serions-nous parvenus à surmonter les obstacles innumérables qui enveloppent cette difficile entreprise....

—Comment ?... vous seriez !... s'écria Titmouse.... vous n'êtes donc pas certain de réussir ?...."

M. Gammon avait triomphé de Titmouse, et après un court entretien, il le ramena à l'office, soumis, découragé, et tout prêt à souscrire aveuglément aux conditions les plus dures.

"Messieurs, dit M. Gammon en rentrant avec Titmouse dans le cabinet de travail où ses associés l'attendaient avec une certaine anxiété, voici M. Titmouse qui m'a prié instamment de vous faire agréer ses excuses. Il nous prie également de renouer avec lui, de reprendre les pénibles travaux que nous avons commencés dans son intérêt. Confiant dans la soumission de M. Titmouse à nos conseils, permettez-moi, messieurs, de joindre mes instances aux siennes.

—Oh ! oui, messieurs, dit Titmouse, je promets de vous obéir en tout et pour tout.

—Puisqu'il en est ainsi, monsieur, répondit M. Quirk après un moment de réflexion et d'un ton glacial, peut-être nous déciderons-nous à reprendre nos relations avec vous. Veuillez passer à l'office demain à la même heure : vous aurez notre réponse définitive.

—Bonsoir, monsieur," répétèrent M. Gammon et M. Snap en reconduisant Titmouse jusqu'à la porte de l'appartement.

Muet et confus, Titmouse se retira après avoir fait les saluts les plus respectueux, il comprenait parfaitement qu'il venait d'être mis poliment à la porte, mais au moins cette porte n'était plus à jamais fermée pour lui. Ce fut sous l'impression de sa déconvenue et de la double réaction qui s'était produit en son esprit depuis la veille qu'il rentra dans sa mansarde : où il ne passa pas une nuit meilleure que la précédente, il ne parvint à s'endormir que vers cinq heures du matin, et malheureusement, ne s'éveilla qu'à huit heures, c'est-à-dire beaucoup trop tard pour arriver au magasin en temps opportun.

Par une double fatalité, M. Tag-Rag, qui n'y arrivait jamais qu'à neuf heures et demie au plus tôt, s'y trouvait déjà depuis quelques instants, lorsque Titmouse, l'oreille basse et les cheveux en désordre, parut à la porte d'entrée. La première personne qu'il aperçut fut son patron qui, les bras derrière les basques de son habit, se tenait à quelques pas du comptoir.

"J'ai l'honneur de présenter mes respects à monsieur Titmouse, s'écria-t-il, en saluant profondément le commis atterré.

—Excusez-moi, monsieur.... balbutia Titmouse, je.... je suis tout à fait souffrant et il m'a été impossible de venir plus tôt....

—A quoi bon vous excuser, monsieur Titmouse.... au point où nous en sommes ? dit amèrement M. Tag-Rag ; nous rattrapons le temps perdue.... En attendant, veuillez prendre cette pièce de soierie et la reporter à MM. Shuttle et Waver, avec mes compliments. Vous leur demanderez s'ils n'ont pas honte d'envoyer d'aussi mauvaises marchandises à une maison comme la mienne.... Et vous vous ferez remettre en échange un article de meilleure qualité.... Vous n'avez entendu, monsieur ?

—Oui, monsieur, mais.... ne pourrai-je pas déjeuner avant de partir ?

—Qui vous a parlé de déjeuner ? dit Tag-Rag. Je vous ai donné simplement un ordre.... Voyez s'il vous convient de l'exécuter."

Sans répliquer, Titmouse prit sous son bras le pesant fardeau et partit rapidement pour faire sa course.... une course de cinq ou six miles à jeun !.... Encore n'avait-il eu à son souper de la veille qu'une petite tranche de pain et une faible décoction de thé à peine sucré avec quelques grains de cassonade. Il n'avait même pas en poche un penny pour acheter un petit pain !.... lui.... le futur possesseur de dix mille guinées de rente ! Mais déjà ses illusions commençaient à se dissiper.... Sa dernière entrevue avec MM. Quirk, Gammon et Snap lui revint à l'esprit et il ne tarda pas à se persuader que l'affaire était désespérée. Avec quel dédain, quelles froideurs ces messieurs l'avaient congédié !.... Peut-être avait-il eu tort de ne pas leur proposer une grosse somme ?.... Serait-il encore temps de leur faire des offres sérieuses ?.... Telles étaient les tristes réflexions n'était pas de nature à calmer la faim qui tourmentait son estomac délabré.

(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 14 AVRIL, 1858.

Nos Principes.

La tactique égoïste et insultante de la gen-
te fantastique ne devrait pas fort nous pré-
occuper, leurs productions n'étant pour la
plupart que des hallucinations de cerveaux
malades, ou des rêves d'illuminé, sous l'in-
fluence des esprits de la table tournante, ou
emportés sur les ailes de l'extase hors des
limites du bon sens et du goût; cependant,
pour prémunir les citoyens de notre bonne
ville contre les perfides insinuations des
Cavaliers de la Tuque, des Bottes à sept
lieues, nous allons, encore une fois, exposer
nos principes, laissant tout badinage à part:
car lorsque le caractère moral d'une person-
ne ou d'un journal est attaqué, il ne s'agit
plus de riposter par des badinages; les cho-
ses prennent nécessairement une tournure
sérieuse.

Dans notre prospectus, nous avons dit que
nous ne serions ni bleus, ni rouges, ni verts;
que nous serions de toutes ou d'aucune de
ces couleurs. Ce sont encore les sentiments
qui nous animent, quoique puisse suggérer
tout le dépit des Rédacteurs Fantasques.
Réduit au silence sur tout ce qu'il avait osé
avancer contre nous, le voilà maintenant, ce
cher petit, qui, dans sa petite rage impuis-
sante, s'écrit de toute la force de ses pou-
mons, à s'en rompre les artères, que nous
sommes rouges, chamarrés de rouge, enfin
pétris de rouge écarlate. Quel compliment
flatteur!

Nous sentons qu'il est presque inutile de
donner des explications sur nos principes,
pour ceux qui nous lisent, exempts de tout
préjugé en faveur de l'Anachorète de la rue
St. Jean, mais cependant, afin que personne
ne se méprenne sur nos principes fondamen-
taux, nous allons les exposer le plus briève-
ment possible.

1. Nous ne sommes pour aucun parti en
particulier: c'est-à-dire que dans un parti,
n'importe lequel, nous acceptons ce qu'il y
a de moralement bon, et que nous rejetons
tout ce qui est mauvais. Pour être plus
clairs, nous allons appliquer ces principes à
la situation européenne actuelle. Nous ré-
pudions de toute la force de notre âme les
abominables complots qui se sont tramés et
qui se trament encore actuellement en An-
glettre contre l'Empereur des Français.

Nous ajoutons de plus que cet empereur
règne despotiquement, il est vrai; mais que

cette rigueur qu'il emploie est assez proba-
blement nécessaire pour la tranquillité inté-
rieure de l'Etat.

2. L'amour de la liberté est bien permise,
mais elle ne doit jamais aller jusqu'à donner
le droit d'assassiner un ennemi ouvertement
ou dans l'ombre.

3. Le Prêtre, (car, enfin, c'est là-dessus
qu'on se fonde pour nous traiter de rouges,)
ne devrait peut-être pas se mêler publique-
ment d'élections, si ce n'est pour faire régner
l'ordre, la bonne harmonie, et la charité
chrétienne entre ses paroissiens. Rien n'em-
pêche qu'il ne puisse donner son opinion en
particulier.

4. Quand au droit du prêtre à voter, ce
droit, croyons-nous, peut exister: car le prê-
tre n'est pas un officier aux gages du gou-
vernement, et de plus, il peut avoir des pro-
priétés qui n'appartiennent nullement à
l'Eglise. Cependant, peut-être serait-il
mieux, à cause de son caractère sacré, de ne
se mêler d'élections que pour les *bonnes* fins
énoncées plus haut.

On dit que le *Pays* et le *National* ont
parlé contre les prêtres. Nous ne savons si
c'est à tort ou à raison: nous n'avons pas
été aux informations. Si nous avons fait des
remerciements à ce dernier, c'est qu'il nous
avait accueilli avec bienveillance et courtois-
ie, et qu'il avait même publié quelques-unes
de nos gasconnades. Voudriez-vous, qu'en
récompense de ces bons offices, nous lui je-
tions insolamment de la boue à la face? Tant
qu'il usera de bons procédés envers nous,
nous nous croyons obligés d'y avoir égard.
Quant à notre prétendue fraternisation avec
le *Pays*, c'est une imputation toute gratuite:
nous n'avons jamais adressé un mot au *Pays*,
nous avons seulement répondu à l'appel qu'il
faisait en faveur d'une œuvre de littérature
canadienne. Y a-t-il du mal à cela? Y a-t-
il matière à plainte contre nous? Non. Il
faut être animé de l'esprit du *Fantasque*
pour faire de semblables trouvailles. Pour-
quoi ne dit-il pas que nous fraternisons avec le
Journal de Québec? Ce serait avec bien plus
de droit. Mais non, à des adversaires de
cette force là, on ne s'y frotte pas. Parce
que nous ne portons pas M. Taché dans le
fond de notre cœur, parce que nous ne jurons
pas par le *Courrier* et sa soupape, nous som-
mes rouges inévitablement. Voilà qui est
raisonner. Un imbécile ne ferait pas plus.
Pour ce qui regarde notre opinion politique,
nos articles ne prouvent nullement que nous
soyons rouges, comme le *Fantasque* s'éven-
tué à le faire si perfidement entendre. Qu'on
lise nos articles et l'on se convaincra de la

vérité de notre avancé. Seulement nous ne
sommes pas serviles au point de croire, com-
me des œuvres parfaites, tout ce que fait le
Ministère, lors même qu'il est dans l'erreur.

Il est donc victorieusement prouvé que
nous ne sommes pas plus rouges que bleus,
blancs, ou violets: conséquemment, toutes
les insinuations de l'*Etre Fantastique* ne
peuvent tout au plus servir qu'à démontrer
que son avantage étant de nous perdre dans
l'opinion publique, afin de reconquérir le ter-
rain qui lui échappe chaque jour depuis la
naissance du *Gascon*, il remplit sa tâche de
la manière la plus illogique et la plus mala-
droite du monde.

Que le *Fantasque* nous montre en quoi
nos principes sont dangereux, et nous le re-
mercierons de bonne grâce. Mais pour lui,
il est plus facile d'avancer que de prouver;
c'est pourtant à quoi il devrait s'appliquer
s'il voulait être cru. Au lieu de son épigra-
phe: Raison, Impartialité, Devoir, il aurait
dû mettre ces paroles de Voltaire: Mentez,
mentez toujours; il en restera toujours quel-
que chose." Cela serait plus conforme à
l'esprit qui l'anime contre nous. Allons!
Fantasmata, mets encore une pièce à ton
habit, pour prouver au public que tu n'es
pas capable de répondre catégoriquement et
avec l'ombre de l'évidence à nos plus faibles
articles.

P. S.—Depuis que ceci est écrit, nous avons
lu un admirable morceau dans le *Journal de*
Québec de Samedi sur la religion et la poli-
tique. Cet écrit est vraiment remarquable
de pensée et de style. Nous renvoyons le
Fantasque à cet article; il trouvera là nos
principes développés avec une logique ferme
et vigoureuse. De pareils écrits méritent
l'approbation du public: Il est à regretter
que notre feuille ne soit pas plus grande;
nous pourrions en faire plusieurs extraits
pour l'avantage de nos lecteurs.

Chronique Parlementaire.

Mercredi dernier, la chambre s'assemblait
un instant pour s'ajourner aussitôt, à cause
de la mort d'un de ses membres, M. Church,
et le jour suivant elle reprenait son petit
train-train régulier; M. Smith se portant
mieux, et les ministres reprenant peu à peu
leur teint vermeil, grâce à la douce influence
des décisions du Président sur les élections
contestées.

Ah! Grand Dieu, quel plaisir de mourir—
Quand on sait d'en revenir!

Nos députés sont donc assemblés de nou-
veau, et cette fois pour la *dépêche des affai-
res*. Ils promettent de législater énormé-
ment, et de réparer le temps perdu à discu-

ter l'adresse, si l'on en juge par le nombre effrayant de *bills* qu'on a introduits durant les premières séances. Mais comme ces *bills* ne sont qu'une affaire de routine auxquelles les députés eux-mêmes ne font pas grande attention, et que pendant ces paisibles occupations de la Chambre, on n'entend que la voix criarde de l'imperturbable greffier, ou la toux impatiente des membres ennuyés, nous allons pour le moment examiner les *bills* et leurs moteurs, sauf à revenir plus tard sur les choses et les individualités.

M. O'Farrell, l'homme aux élections, a réussi à égayer un peu la chambre pendant l'ennuyeuse besogne de la routine. Figurez-vous, lecteurs, la scène et les acteurs : le calme est profond, les membres sont tranquilles, le greffier seul est à l'œuvre ; vient le tour des pétitions ; M. O'Farrell se lève, et du plus grand sérieux du monde, il lit le titre d'une pétition des habitants de St. Sylvestre, demandant à la chambre une réforme dans la loi des élections (!) Vous avouerez comme nous que M. O'Farrell n'avait pas belle grâce avec sa pétition, et que le souvenir de son élection encore récente eût dû calmer son ardeur de réforme, mais vous savez sans doute comme nous que ce brave député a appris depuis longtemps à ne rougir de rien. Cette énorme audace eut lieu de surprendre la Chambre, et il serait superflu de dire que les députés se mirent à rire de bon cœur, que sans se déconcerter, le député de Lotbinière se mit à faire *chorus* avec eux, et que pour compléter la farce, la voix du stentor se fit entendre criant *order! order!* mais cette fois sans parvenir à maîtriser du premier coup l'hilarité générale.

Après l'aventure de M. O'Farrell, la chambre a trouvé bien sûr de se remettre à ses occupations : aussi les gascons du parlement ont-ils trouvé fort ennuyeux les longs interrogatoires des officiers-rapporteurs de l'élection de Russell, et n'y eût-il que les membres sérieux qui accablèrent tour-à-tour de questions ces pauvres diables : on n'a pu encore en questionner que deux ou trois, et il paraît que les autres sont des malins qui n'entendent pas ce jeu-là, et qui, voulant régimber contre la chambre, se sont mis à l'abri de ses poursuites. La chambre est joliment entêtée quand elle s'y met ; ils ont l'air de l'être aussi : que va-t-il donc arriver ?...

La double majorité et le siège du gouvernement, questions qui font trembler les ministres quand ils y pensent, ne sont pas encore sur le tapis. Leur tour viendra probablement cette semaine même.

M. Macbeth a annoncé qu'il proposerait une motion pour empêcher chaque membre de parler plus d'une demi-heure sur chaque question ; M. Macbeth joint l'exemple au principe, car il ne parle *jamais* ; mais malgré toute la bonne volonté, sa proposition échouera devant le zèle oratoire de MM. Brown, Dorion, Cayley, etc., etc., de tous ceux enfin qui ne font pas de *petits* discours (c'est-à-dire qui en font des *grands*). Le principe (si c'en est un) est bon ; mais l'application serait un peu cruelle pour les messieurs que nous venons de nommer.

Le bruit courait, mardi, en ville, que la vieille bicoque où loge le parlement, à Toronto, était devenu la proie des flammes. Après bien des informations, on a pu s'assurer que la nouvelle avait pris naissance dans le cerveau de quelque drôle, qui a dû s'applaudir d'avoir si bien réussi à mettre toute la ville en émoi. Ah ! le malin !

Un mot sur le Conseil Législatif ; il est bien juste qu'il ait sa part. Nous dirons donc que cette année le Conseil Législatif a l'air de prendre de l'importance : il a, pendant que l'assemblée bavardait sur l'adresse, passé un *bill* sur les jurés, et c'est toujours quelque chose.

Mais ce n'est pas là le plus important. Les dernières nouvelles nous apprennent que le susdit conseil a discuté longuement un projet mirabolant, qui tendait à changer son ancien nom en celui plus politique de *Sénat*. Voilà de l'esprit d'entreprise ! Malheureusement les conseillers n'ont pas goûté toute la suavité de cette proposition, car ils l'ont impitoyablement envoyé *ad patres*, à une division de 9 contre 25. Hélas ! Les vénérables têtes qui composent le conseil ne sont pas sensibles à la gloire de ce monde, tout leur paraît vanité : on a voulu les éblouir par l'éclat d'un vain nom (*Sénat!* c'est ronflant !), mais aussitôt ils se sont souvenus de leurs cheveux blancs, et cette pensée salutaire a suffi pour les porter à prendre une décision généreuse. O désintéressement !

Si les députés de la chambre-basse législatent en parlant beaucoup, les conseillers, dans leur noble silence, sont capables de grandes choses : ils l'ont prouvé !

Le *Fantasque* de jeudi dernier nous accuse de dénaturer les faits, d'altérer la vérité au sujet du discours de M. Alley, mais il se donne bien le garde de dire en quoi nous altérons la vérité. Nous avons blâmé M. Alley, et nous en avions le droit, ce nous semble, tout comme un autre.

Nous avons reproché au *Courrier* son incohérence, et nous avons prouvé cette incohérence ; nous avons dit que le *Courrier*, il y a quelques temps, avait entretenu une longue polémique avec le *National*, sur l'union de la politique avec la religion, qu'il avait blâmé celui-ci, critiqué ses opinions et fait voir *leurs faussetés* d'une manière fort sarcastique ; nous avons dit que le *Courrier*, qui avait traité le *National* d'impie, etc., pouvait bien dire quelque chose sur M. Alley. En effet, c'était montrer une incohérence évidente, palpable, que de se faire, lui qui se fait le défenseur du clergé, lui qui relève les moindres paroles de ses confrères, que de laisser passer sous silence des idées aussi erronées. Si nous mettons tant de sérieux à nous défendre, c'est que l'accusation du *Fantasque* est sérieuse au dernier point, elle ne tend à rien moins si ce n'est à nous faire passer pour anti-catholique. C'est une mauvaise tactique pour attaquer, confrère.

Nous n'avons jamais dit que nous approuvions les idées que le *National* ou le *Pays* auraient pu émettre contre le catholicisme. Nous prions notre confrère le *Fantasque* de lire nos articles deux fois avant de les critiquer. Il nous fait tort de fraterniser avec le *Pays* et le *National*. Nous demanderons à Sa Majesté si nous fraternisons avec le *National* et le *Pays*, et comment nous fraternisons. D'abord, nous n'avons jamais rien publié du *Pays*, et nous n'avons connaissance à nous d'aucune chose publiée par nous du *Pays*, ou publiée par le *Pays* de nous : C'est une curieuse manière de fraterniser que celle-là, ne pas se connaître. Pour le *National*, c'est autre chose, nous avons reçu une réception cordiale de celui-là, et quoiqu'en blâmant quelques-unes de ses idées (qu'on nous pardonne ce mot qui vient souvent) nous en admettions beaucoup d'autres ; et comme nous ne voulons d'ennemis que le moins possible, nous avons accepté la main qu'il nous présentait, sans cependant abandonner le droit de le critiquer lorsqu'il nous semblerait en dehors de la bonne voie.

MM. les *Fantasques* nous accusent encore de mentir à notre prospectus. *Nous leur en demandons bien pardon*. Vous ne deviez prendre aucune couleur, dit-il, et vous voilà d'un rouge écarlate ! Nous avons dit, il est vrai, n'être d'aucun parti, mais nous ne nous étions pas engagés par là à ne jamais parler contre un parti, alors notre critique aurait été bien mince. Les *Bleus* comme on les appelle, ou plutôt les ministériels, ont

prêté le plus à notre critique, nous les avons pris, nous en blâmera-t-on ?

Nous espérons que notre *Fantasque* chéri, ne nous gardera aucune rancune de cette longue tirade *doctorale et sentencieuse*.— (Style-Fantastique.)

Les Montagnards.

Messieurs les Ecossais de Québec, essayent de former une compagnie de miliciens à l'exemple des miliciens Canadiens et Irlandais, ou plutôt, pour ne pas rester en arrière de leurs compatriotes qui se sont déjà formés en compagnies dans les grandes villes du Haut-Canada.

Nous craignons que ces messieurs, en voulant rivaliser avec les Canadiens, les surpassent de beaucoup, sinon en nombre ou en habileté, du moins en magnificence dans les habits. Car ils porteront le costume des montagnards d'Écosse, c'est-à-dire, écharpe, énorme casque et petites *culottes courtes*. Ceci joint à l'air martial qui les distingue, donnera beaucoup de magnificence à cette compagnie.

L'usage de petites *culottes courtes* est un avantage que nous ne saurions trop apprécier. D'abord il exclut toutes les jambes fines, (les commis n'aurait pas de chance;) car pour être admis, il faut passer à l'inspection, et le plus petit défaut corporel peut rendre un homme *clair*. De plus, il n'y aura que les belles jambes qui pourront être exposées aux regards des citoyens.

Nous avons appris que le lieutenant de cette compagnie sera M. McPherson, homme d'un assez beau port.

Nous nous promettons beaucoup de plaisir lorsque nous verrons cette brillante compagnie de montagnards parader dans les rues de notre cher Québec. Voilà pourquoi nous prenons tant à cœur l'intérêt de cette milice, et que nous lui consacrons cordialement une colonne de notre journal. Nous avons aussi à avertir les dames de ces nouveautés, afin qu'elles ne soient pas surprises, et, qu'après de mûres réflexions, elles ne regardent pas M^{mes} les Montagnards d'un trop mauvais œil.

Succès aux Montagnards; qu'ils donnent donc bientôt une poignée de main à nos miliciens Canadiens.

Le "puff" en Canada.

Qu'est-ce que le *puff*? Question oiseuse: ne semble-t-on pas exprimer tout ce que ce mot signifie, quand on le prononce ?

Voyons plutôt :

Puff! c'est quelque chose d'énergique,

de fort, d'emphatique; pour le prononcer, il faut aspirer longtemps, rejeter le souffle avec force, et puis avec un petit mouvement des lèvres, ça fait tout naturellement: *puff*?

Comprenez-vous à présent? Eh! bien, lisez la fable de Lafontaine: "La montagne en travail." Figurez-vous cette montagne qui semble promettre aux peuples assemblés quelque chose de bien extraordinaire, sinon de prodigieux; envoyez un *puff* énergique: grand Dieu, que va-t-il sortir?— Une souris.

Faites cette épreuve, et vous comprendrez à merveille ce que veut dire ce mot de fabrique moderne.

Maintenant que la première question est résolue, allons plus loin, et demandons-nous résolument: Le *puff* existe-t-il en Canada?—Réponse:—Ayant plusieurs rapports de ressemblance avec ce qu'on appelle la *blague*, du moins quant à ses suites, le *puff* existe réellement ici, puisque sa compagnie y règne.

Le *puff* est en miniature ici ce qu'il est dans l'Ancien-monde et chez nos voisins les Yankees: c'est assez dire qu'il a l'espoir de *grandir* en même temps que le pays progressera. Fils du progrès, il marche constamment à ses côtés en dépit du père, qui n'a pour lui aucune tendresse et qui voudrait sincèrement pouvoir imiter Jupiter précipitant Vulcain du haut du ciel.

À Paris il y a un journal dont le but spécial est de se moquer des *puffistes*, et de les décourager: voyez si on leur donne de l'importance. En Angleterre et aux États-Unis, la contagion est telle que, de désespoir de cause, on a cessé de s'en occuper, et le *puff* reste triomphant. Ici, il commence à se propager, grâce aux annonces du professeur Holloway et des autres célébrités médicales, et aussi à l'emphase qu'on met à annoncer les futures prouesses des acteurs de théâtre, etc., etc.

Chaque branche de commerce a son *puff* particulier. Les marchandises sèches (voire même celles qui ont été *mouillées*), les drogues, le tabac, les cigares, les épices, etc., s'annoncent emphatiquement, à la grande satisfaction des propriétaires de journaux. Ces annonceurs sont persuadés que l'hyperbole ne peut leur nuire, et voilà pourquoi ils se font *puffistes* enragés.

Les professions libérales sont les moins atteintes de ce mal: nous les en félicitons au nom du progrès et du bon sens.

Voici ce qui nous a engagé à faire cet article. Nous pataignons l'autre jour dans une de nos grandes rues, observant tout,

n'admirant rien, lorsque nous fûmes frappés par la vue d'immenses lettres qui rayonnaient sur une affiche. Nous approchâmes en curieux, et sans avoir besoin de l'aide de notre lorgnette (le *Fantasque* nous en a présenté, une magnifique,) nous lûmes ces mots: "Encore le siège du Gouvernement." C'était bien fait pour attirer notre attention: le siège du Gouvernement! O question *palpitante*! Nous pensions qu'il s'agissait d'une nouvelle assemblée de citoyens, à laquelle nous nous proposons bien d'assister. Mais, ô déception! C'était un encanteur, qui annonçait la vente de quelques effets, et qui voulait, en donnant ce beau titre à son annonce, attirer les passants. Le malin qu'il était! Nous avouons donc sincèrement avoir couru le poisson d'Avril.

Les Coquettes du salon.

Dans son dernier numéro, Le *Gascon* tout en colère, avait trempé sa plume dans son fiel pour composer une sorte de *châpître* contre ceux que, dans sa malice, il ôsait impitoyablement qualifier du nom de Coqs: Mais

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon.

Oui, *Gascon*, toujours *Gascon*, sans rancune, bon enfant, délicat suivant les circonstances. Tout ce qu'il aurait à désirer aujourd'hui, ce serait une plume légère comme celle de la délicate Sapho, un parchemin brillant du plus vif éclat, une encre plus précieuse que le plus riche parfum d'Éthiopie, surtout une main si habile qu'elle pût tracer en lettres d'or le reproche toujours trop amère lorsqu'il s'adresse à celles qui n'ont à attendre de lui qu'amabilité et galanteries. S'il ne lui a pas été donné de si précieuses qualités, au moins cette fois, il ne trempa pas sa plume dans son fiel: au contraire, il craindra d'effleurer en traits rapides un sujet qu'il aurait dû réserver à une plume plus fidèle et plus soumise que la sienne. Mais, puisque tous ne veulent se servir que de paroles douces comme le miel, puisqu'il répugne à tous de se laisser aller un instant au-delà des limites tracées d'avance par les égards dus à toutes celles qui sont les joies et les grâces du Salon, le *Gascon* sera assez hardi pour oser le premier violer cette loi que tous respectent. S'il lui fallait pour cela encourir la haine des *belles* qu'il ne ménage pas assez, alors, tout honteux, tout entier dans le repentir, il ne paraîtrait plus au salon: retiré, réfléchissant sur ses démarches coupables, il ferait pénitence de son indiscretion.

Les *Gascons* ne sont pas des gens à vivre

dans des cellules d'herbages et de racines, ils ne sont pas non plus si ennemis de Bacchus pour tenir un verre la tête en bas. Ils aiment les joyeux amusements, prennent (quand l'occasion est favorable) la main des belles au son de la musique. Eh ! bien, il arrive assez souvent que parmi toutes ces joies du Salon, ils ont le cœur gros de douleur à la vue de petites Coquettés qui (faut-il le dire) parlent cette langue bien plus propre à commander des bataillons de cuisinières qu'à égayer la bonne compagnie canadienne.

C'est un petit défaut que l'indulgence devrait toujours épargner, c'est une petite ridicule qui n'en vaut pas la peine ; il faut des Gascons pour ne pas craindre de le blâmer. Qu'ils sont hardis ! Ah ! s'ils vous plait, arrêtez-vous ; c'est déjà trop ; si vous ne cessez pas, vous allez-bientôt devenir fantasques.

Mordieuse ! nous n'y sommes plus. Plutôt mille fois se taire que de mériter ce vilain nom. Mais non, ni nous nous taire, ni nous porterons ce vilain nom. Nous ne pouvons pas nous taire, puisqu'il nous reste encore à dire que, parmi les douces de la bonne compagnie, la belle langue dont nous avons hérité tient une place considérable. Nous ne porterons point ce vilain nom, car ce serait être châtiés avec trop de rigueur pour un petit péché véniel, qu'un sourire efface aussi bien que l'absolution du plus contrit des pénitents. Et les Gascons, sont toujours contrits avant de faire le moindre péché véniel, aussi on leur pardonnera toujours leurs petites malices, si elles ne vont pas jusqu'à trouer la peau des individus qu'ils se permettent de châtier.

Et ses malices ne sont pas de ce genre-là.

Les morues fumées du "Canadien."

Ne vous étonnez plus, lecteurs, si le Canadien ne nous parle plus du temps : il est énormément occupé de ce temps-ci.—O'est encore la fusion, direz-vous, la fusion enragée qui le tourmente,—mais non, vous n'y êtes pas : la fusion s'est éclipmée devant un sujet mille fois plus important, la succulence des morues fumées ! Eh bien ! oui, le Canadien est un véritable gourmet ; nous l'ignorions, mais à présent nous en sommes convaincus. Quelqu'un ayant eu la politesse de lui présenter un échantillon de morues fumées, aussitôt le Canadien tombe sur ce plat avec une ardeur... gastronomique : Vivent les morues fumées ! il n'y a rien comme les morues fumées !! procurez-vous

des morues fumées !!! Les morues fumées toujours, les morues fumées partout.

Afin de bien procurer à ses lecteurs la valeur intrinsèque du plat en question, le Canadien s'écrie : " Nous en avons savouré la succulence !" C'est palpant d'intérêt ! Aussi nous dirons à nos lecteurs :—"Nouvelle fraîche : le Rédacteur du Canadien annonce que non seulement il a flairé, mais même qu'il a savouré la succulence des morues fumées." Et nos lecteurs nous sauront gré sans doute de les mettre au courant de tout ce qui peut les intéresser.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que M. Chiniquy était revenu au bercail de l'Eglise, mais malheureusement, nous nous étions trompés comme tous les journaux. M. Chiniquy persiste toujours dans son schisme déplorable comme le prouvent deux lettres, l'une de l'Evêque de Dubuque, et l'autre de l'Archevêque de St. Louis. Si cette indigne plaisanterie a été fabriquée par M. Chiniquy, elle est certainement indigne de tous ses précédents, et est capable de lui faire perdre l'estime que lui avaient acquis ses nombreux services aux Canadiens. Si elle vient purement des journaux, elle n'en est pas moins indigne, et rabaisse beaucoup à nos yeux et à ceux de tous les vrais Canadiens, les Journaux de Kankakee.

Correspondances.

MM. LES COLLABORATEURS,

Lundi et mardi de la semaine dernière eurent lieu les élections municipales de Charlesbourg. Quoique dans cette élection la ruse infamante, la force armée n'aient pas prévalu, et même ne se soient pas montrées, il y a quelque chose de pis, j'ose le dire, qui a été pratiqué, car enfin plusieurs se sont joués pour ainsi dire du serment. Il faut vous dire, MM. les Collaborateurs, que tous les voteurs ont prêté le serment. Eh bien ! j'en viens au fait.

Quelques cultivateurs (Dieu merci ! ils n'ont pas été en grand nombre, mais, cependant, il y en a eu,) pour faire élire leurs candidats, pour obtenir un plus grand nombre de votes, offrirent de vendre certaines portions de leurs terres à des pauvres gens. Il y en a parmi ceux qui ont accepté ainsi, qui sont devenus propriétaires sous la baguette magique des électeurs, qui ont toujours été pauvres, qui n'ont jamais eu le droit de vote, et qui probablement vivront

encore longtemps dans la misère ; eh ! bien, à ces gens on leur a vendu des lots de terre à condition que s'ils ne payaient pas dans un mois, l'ancien maître deviendrait propriétaire, et le maître *pro tempore* perdrait tous les droits. C'est dans cette condition que se trouve toute la ruse, tout le crime. En effet, les cultivateurs étaient-ils de bonne foi lorsqu'ils rendaient ainsi, sachant bien que jamais ils ne seraient payés ? L'auraient-ils fait dans un autre temps ? Voilà ce que je ne crois pas.

Sans aucun doute, ceux qui ont acheté à de telles conditions, savaient bien eux aussi qu'un mois après ils ne seraient pas plus riches qu'ils ne l'étaient dans le moment, ont agi avec beaucoup d'inconséquence, ou fait le serment exigé avec beaucoup de légèreté. Je n'oserai pas dire qu'ils se sont parjurés, non, il peut se faire que parmi eux il y en aient beaucoup qui ont agi de bonne foi, mais il n'en est pas moins vrai que ces moyens d'agir répugnent, et sont contraires à l'esprit de la loi. Ceux qui ont poussés les pauvres à acheter ne sont pas moins coupables que les autres, mais j'aime à croire que c'est par ignorance qu'ils l'ont fait.

MM. les Collaborateurs, en insérant cette correspondance vous m'obligerez beaucoup, et ce sera un moyen d'instruire nos braves cultivateurs et les tenir en garde contre ces gens qui, pourvu qu'ils aient le succès, s'occupent fort peu des moyens à prendre ; ces gens-là sont ceux chez qui le succès rend bonnes les actions les plus éhontées.

Votre, etc., etc., etc.,

X. Y. Z.

MON CHER GASCON,

Je t'écris une lettre secrète, bien secrète : car il s'agit d'une affaire importante, va ? Je te le donnerais en cent, en mille, que tu serais encore à me le demander. Cependant, pour ne pas te laisser dans l'anxiété, je vais te dire de suite que c'est pour... Tiens, il est bon que je te donne auparavant quelques explications sur ma démarche, que les vieux barbons et les vieilles perruques traiteraient peut-être d'*incongrue*, s'ils le savaient, bien entendu.—"Comment une jeune fille de 16 ans écrit des billets, des *poulets* à un garçon (gascon) ! Comme le monde est changé ! On ne voyait pas cela de notre temps... Il fallait écrire et puis écrire avant... Et pourquoi écrit-elle encore ? Pour ce qu'on appelle..." Tu verras tantôt. Laissons nos vieux papas disserter à leur guise, et revenons à notre histoire.

Il faut l'avouer, mon cher *Gascon*, au risque peut-être de me faire démentir par la première venue de mescompagnes, à nous, pauvres fillettes, les forces corporelles ne sont pas grandes, nous n'avons pas ce qu'on appelle chez vous, du *toupet*. C'est bien dommage! car si j'avais ces deux qualités inhérentes à votre sexe, je pourrais sortir dans les rues toute fine seule, sans m'exposer à me voir de suite accoster par Messieurs les Officiers. Je suis jeune, et dit-on familièrement: on ne crache pas sur moi; voilà pourquoi je redoute tant ces Messieurs-là. Mais toi, comme tu es un gentil garçon bien poli, je serais heureux de t'avoir à mon bras, lorsque je voudrais faire quelques pas hors de chez mon père, pour visiter mes amies. Tu as déjà prouvé à MM. les Officiers que tu n'avais pas peur de leur écharpe; et quelquefois, tu leur en avais donné sur les doigts sans qu'ils pussent regimber: voilà qui me donne de la confiance et surtout du courage. Il y a encore ce petit *Fantasque* qui pourrait, sans toi, me jouer quelque tour semblable à celui qu'il a fait à mon ami Joséphine. Ce petit fripon là, je lui apprendrai de mes nouvelles quelque bon jour.

Ainsi donc, mon cher, viens chez moi mercredi après-midi: je me regarderai comme très heureuse de *parader* avec toi, au grand déplaisir de MM. les insolents *garriponnistes*.

Je t'attends avec impatience.

Ton

AMÉLIE.

Je ne saurais refuser une offre aussi obligeante. *Parader* avec Amélie au bras à la barbe des Officiers et du *Fantasque*, se conçoit-il quelque chose de plus beau. Je vais en faire des jaloux après ce temps-ci! — (*Forbin Gascon.*)

MM. les Collaborateurs du *Gascon*.

Dans le dernier numéro du *Fantasque*, ce journal me refuse ses colonnes pour me justifier auprès de ses lecteurs de l'accusation portée contre moi. Je demande la voie de votre journal pour demander au *Fantasque* des preuves authentiques.

Votre obéissant Serviteur,

P. C. RACINE.

A MM. les Collaborateurs du *Fantasque*.

Messieurs,
Aurez-vous la bonté de publier dans les colonnes de votre journal, un certificat signé par le Révérend M. Normandeau, afin de

prouver que j'ai reçu de lui "une foule de magnifiques volumes," et que je les ai introduits dans la bibliothèque de l'Institut Catholique de St. Roch.

Votre Serviteur,

P. C. RACINE.

Tribunaux.

Vol au déjeuner.—*Timeo Danaos et dona ferentes*, cela veut dire: Marchands d'habits! méfiez-vous des gens qui vous offrent des bisteads.

Le 3 mai dernier, le sieur Kahn passait sur la place de l'Odéon, et criait de sa voix la plus sonore: Marchands d'habits galons! qui a des habits à vendre?

Il est à remarquer que dans le quartier latin, les marchands crient: Qui a des habits à vendre? de préférence à: Qui veut acheter des habits?

M. Kahn voit passer un jeune homme, et sur l'aspect de son costume, modifiant ainsi sa phrase, il lui insinue dans le tuyau de l'oreille ces mots engageans: Avez-vous des vieux chapeaux, de vieilles bottes?

—Peut-être, répond le jeune quindam, je voudrais acheter une garde-robe complète, en avez-vous?

—J'en aurai.

—Eh bien, apportez-moi tout ce que vous avez de plus *chic*.

—Quand ça?

—Dimanche matin.

—Ousque?

—A mon hôtel. Voici ma carte.

Le marchand d'habits prend la carte et lit: Charles Auguste, étudiant, rue Monsieur-le-Prince, 21 bis. J'en étais sûr, se dit-il, un étudiant; il paraît que le papa s'est fendu.

Le dimanche matin, à dix heures, il se rend chez Charles Auguste, et le trouve dans un très joli appartement.

—Entrez, mon brave, entrez, lui cria le jeune homme, et déposez votre sacoche, nous allons lui crever le ventre. Avons-nous du cochon.

—C'est digne d'un pair de France; j'ai vendu le même à un représentant arrivant de province.

M. Kahn étale en effet, un paletot en drap bleu fort présentable, un pantalon en étoffe de laine grise à bandes vertes, un gilet en soie à palmes d'argent, rien que ça! une paire de brodequins vernis, et voire même une canne. La toilette était complète, rien n'y manquait.

On débat le prix, et l'on ne tombe d'accord à 130 fr., sans compter les vieux ha-

bits de Charles Auguste, mais vraiment il ne faisait pas mal de les abandonner, car ils auraient bien pu l'abandonner eux-mêmes.

Tout allait d'ailleurs parfaitement; Charles Auguste avait essayé le paletot, le pantalon, les brodequins, etc., il était si content de se voir ainsi pimpant et luisant neuf, qu'il s'écria; Père Chose, nous allons déjeuner ensemble!

—Oh! merci!

—Me refusez-vous! Est-ce que vous êtes fier?

—Non, et puisque vous le voulez, déjeunerons.

—C'est ça, et nous comptons les écus au dessert.

Charles Auguste appello la maîtresse d'hôtel; il fait monter des bisteads, du vin, du dessert. On boit, on rit, on parle commerce, grisettes; on est charmant, et Charles Auguste s'écrie:

—Sapristi! nous ne nous séparerons pas ainsi: nous prendrons le café!

—Va pour le café.

—Et le petit verre!

—Va pour le petit verre.

—Et les cigares!

—Je ne fume que la pipe; mais, pour vous, je ferai un sacrifice. Va pour les cigares.

—Je les choisirai moi-même.

Et Charles Auguste descend les escaliers quatre à quatre; son beau costume descend avec lui. Il n'a pas même oublié sa canne, et le marchand d'habits, après l'avoir attendu pendant une heure, est encore obligé de payer le déjeuner.

Le prétendu étudiant n'était dans l'hôtel que depuis la veille, il y était arrivé sans bagages, et bien entendu n'avait pas donné son vrai nom. Il se nomme François-Xavier Clere, âgé de 21 ans, sculpteur sur bois. Il a été renfermé, pour vol, pendant quatre ans dans une maison de correction.

Emmené aujourd'hui devant la 6^{me} chambre, il explique singulièrement sa fuite avec les habits de Kahn.

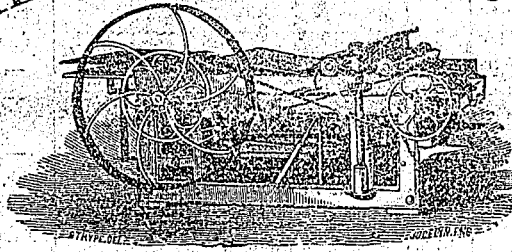
—J'étais sorti, dit-il, pour acheter du café et des cigares, mais j'ai rencontré dans la rue un camarade qui m'a engagé à aller nous promener.

Le Tribunal condamne François-Xavier Clere à 2 mois de prison.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le *Gascon* paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 74 shillings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Unis et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTES D'OUVRAGES,

TEL QU'ES

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

→ Tout ouvrage sera livré au temps promis, et sera de la meilleure main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.